

## ECRAN TOTAL

6 au 19 FEVRIER 2019

# Les Eternels

de Jia Zhang-ke

avec Zhao Tao, Liao Fan, Zheng Xu

2 h 16 - Chine - Date de sortie : 27 février 2019 - AD VITAM



En 2001, la jeune Qiao est amoureuse de Bin, petit chef de la pègre locale de Datong. Alors que Bin est attaqué par une bande rivale, Qiao prend sa défense et tire plusieurs coups de feu. Elle est condamnée à cinq ans de prison. A sa sortie, Qiao part à la recherche de Bin et tente de renouer avec lui. Mais il refuse de la suivre. Dix ans plus tard, à Datong, Qiao est célibataire, elle a réussi sa vie en restant fidèle aux valeurs de la pègre. Bin, usé par les épreuves, revient pour retrouver Qiao, la seule personne qu'il ait jamais aimée...

**Sélection officielle - Cannes 2018**

(Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs)

**En avant-première.....**



**Jia Zhang-Ke** est né à Fenyang, Shanxi, en 1970 et il est diplômé de l'Université du cinéma de Pékin. Son premier film, **XIAO WU**, a été récompensé à Berlin, Vancouver, et ailleurs.

Depuis, ses films ont été montrés dans les festivals européens les plus importants. **STILL LIFE** a reçu le Lion d'or à Venise en 2006, et **A TOUCH OF SIN** a obtenu le prix du meilleur scénario à Cannes en 2013.

Dans plusieurs de ses films, Jia Zhang-Ke brouille la frontière entre fiction et documentaire. Il a également produit les films de jeunes réalisateurs et a fait des apparitions dans des films d'autres réalisateurs.

- 2018** LES ÉTERNELS (ASH IS PUREST WHITE) Compétition Officielle – Festival de CANNES 2018
- 2015** AU-DELÀ DES MONTAGNES (MOUNTAINS MAY DEPART) Compétition Officielle Festival de Cannes 2015
- 2013** A TOUCH OF SIN Festival de Cannes, Meilleur scénario
- 2010** I WISH I KNEW (documentaire) Festival de Cannes, Un Certain Regard
- 2008** 24 CITY Compétition Officielle – Festival de Cannes
- 2007** USELESS (documentaire) Venise Horizons, Prix du meilleur Documentaire
- 2006** STILL LIFE Venise, Lion d'or
- 2006** DONG (documentaire) Venise Horizons
- 2004** THE WORLD Venise, Compétition
- 2002** PLAISIRS INCONNUS (UNKNOWN PLEASURES) Compétition Officielle – Festival de Cannes
- 2000** PLATFORM Venise, Compétition
- 1998** XIAO WU Berlin, sélection Forum, Prix Netpac & Wolfgang Staudte



Diplômée du département de danse folklorique chinoise à l'Académie de danse de Pékin, **Zhao Tao** a obtenu plusieurs prix dans des compétitions de danse en Chine et a commencé à travailler avec Jia Zhang-Ke en 2000.

Elle est l'actrice principale de **Still Life**, qui a reçu le Lion d'or à la 63e Mostra de Venise.

Elle est l'une des productrices du documentaire de Jia Zhang-Ke, **USELESS** (2007), qui a obtenu le prix du meilleur documentaire dans la section Horizons du 64e festival de Venise.

En 2012, elle reçoit le prix David di Donatello de la meilleure actrice pour son rôle dans le film **IO SONO LI**, pour la première fois attribué à une actrice asiatique.

**Liao Fan** est un acteur de cinéma et de théâtre. Il est diplômé de l'Académie de théâtre de Shanghai.

En février 2014, il a reçu l'Ours d'argent du meilleur acteur à la 64e Berlinale, pour son interprétation dans le film **Black Coal**, réalisé par Diao Yinan.



## NOTE DU REALISATEUR

Au cours du montage de mes précédents films *PLAISIRS INCONNUS* (2002) et *STILL LIFE* (2006), dans lesquels Zhao Tao est l'actrice principale, j'ai décidé de simplifier la trame du récit en coupant certaines des scènes d'amour.

Mais quand j'ai revu ces scènes coupées, les deux personnages qu'elle jouait se sont quelque peu brouillés dans mon esprit. J'imaginai une femme qui était née et qui avait grandi dans ma ville natale, une région de mines de charbon du nord-ouest de la Chine. Elle s'appelait Qiaoqiao (« Qiao » en abrégé) et elle tombait amoureuse d'un type du jianghu. L'histoire s'ouvre sur leur amour et sur ses tourments. En 2006, ils sont tous les deux d'âge mûr et l'homme part dans la région des Trois Gorges. Elle le suit mais leur histoire d'amour se défait. Il ne me restait plus qu'à imaginer tout ce qui se passe par la suite.

Le personnage que joue Zhao Tao dans *PLAISIRS INCONNUS* est une femme pure, simple, qui aime d'un amour inconditionnel. En revanche, le personnage de *STILL LIFE* est complexe, triste, et elle cache ses sentiments profonds. Avec le temps, elle a changé d'apparence et ces transformations ont été enregistrées par le film. Les scènes supprimées m'ont poussé à imaginer ce que serait devenue cette femme aujourd'hui, ainsi que l'homme qu'elle avait aimé.

J'ai emprunté le titre chinois du film *Jianghu Ernü* (Fils et filles de Jianghu) au dernier projet de Fei Mu, le maître du cinéma chinois des années 1930 et 1940, mieux connu pour *PRINTEMPS DANS UNE PETITE VILLE* (1948). Le film dont Fei Mu avait écrit le scénario fut réalisé plus tard par Zhu Shilin. Le film portait le titre anglais *THE SHOW MUST GO ON*.

L'histoire se passe dans un cirque en tournée. Mon film n'a rien de commun avec cette histoire mais j'aimais beaucoup son titre chinois. Le mot « ernü » (« fils et filles ») désigne des hommes et des femmes qui osent aimer et haïr. L'autre mot du titre, « jianghu » (qui signifie littéralement « rivières et lacs », bien qu'il soit difficile à traduire en français), évoque un monde de drames, d'émotions et, bien sûr, de dangers réels. En associant les deux mots du titre, se révèle un monde d'individus qui osent défier l'ordre dominant, qui vivent selon les principes moraux de la bonté et de l'hostilité, de l'amour et de la haine.

Le titre chinois dit presque tout. Le couple du film vit en marge de la société. Ils survivent en s'opposant à l'ordre social conventionnel. Je n'ai pas cherché à les défendre mais plutôt à les comprendre dans leurs malheurs. D'une certaine façon, cela m'a rappelé mes premières années de réalisateur, alors qu'il était risqué de faire des films qui exprimaient clairement nos idées et nos sentiments profonds sur la société. Je me suis donc jeté dans l'écriture de ce scénario comme s'il s'agissait d'une traversée dans mes émotions : ma jeunesse perdue et mes rêves d'avenir. Vivre, aimer et être libre.

Le film commence en Chine au début du 21e siècle et se referme en 2018. J'ai toujours aimé les histoires qui se déroulent sur une longue période de temps : ce temps qui détient les secrets d'une vie, les histoires et les expériences de chacun.

Le jianghu appartient à ceux qui n'habitent nulle part. Dans la première partie du film, le jianghu est le théâtre de luttes entre

différents groupes de la pègre dans la province du Shanxi. C'est aussi le lieu des conflits entre la vieille et la nouvelle génération. C'est également une histoire de western, qui se situe dans des paysages désolés, par un froid mordant autour de mines abandonnées. La deuxième partie du film se déroule dans la région des Trois Gorges, au bord du fleuve Yangtze, où la construction d'un barrage menace de faire disparaître des villes entières. Le personnage, Qiao, d'abord trompée, trompe les autres à son tour : elle utilise les techniques de survie qu'elle a apprises en prison pour négocier sa place à la marge de la société. La dernière partie nous ramène dans le Shanxi, où le principal personnage masculin, Bin, se met en route pour un nouveau voyage, car le jianghu lui manque, ce jianghu qui fera ressurgir son drame intérieur. C'est précisément là que Qiao a choisi de s'installer, cherchant à mener ses propres activités.

Il existe un endroit que Qiao ne parvient jamais à atteindre : le Xinjiang, dans le nord-

ouest de la Chine. Peut-être avons-nous tous un Xinjiang en nous, un de ces lieux où nous n'irons jamais, moins à cause de la distance que de la difficulté à commencer une vie nouvelle. Il est difficile de rompre les liens affectifs, d'oublier nos amours, nos souvenirs et nos habitudes, et cela nous cloue sur place. Ces liens agissent comme la gravité, qui nous retient au sol et nous empêche de nous envoler dans les airs. Une gravité affective qui nous maintient dans les relations sociales et nous retient d'aller librement. Notre dignité d'êtres humains apparaît dans l'issue de cette lutte pour nous échapper.

J'ai aujourd'hui 48 ans ; 48 ans d'une vie faite d'expériences, que je veux utiliser pour raconter une histoire d'amour dans une Chine contemporaine qui a connu une longue et formidable transformation. J'ai l'impression d'avoir vécu une transformation identique, et de continuer à la vivre. **(Jia Zhang-Ke : avril 2018)**



Le cinéaste chinois se confronte au genre avec une histoire poétique et fulgurante, qui se déroule au sein de la pègre de Datong, dans la province du Shanxi.

Durant les trois années qui le séparent de son dernier passage avec **Au-delà des montagnes** (2015), Jia Zhang-ke s'est occupé. Il a trouvé le temps de lancer le projet d'un réseau de salles consacré au cinéma

indépendant, de créer un ambitieux festival de cinéma dans sa région natale du Shanxi, de se faire élire député de cette même région, de voter enfin à ce titre les pleins pouvoirs, en mars, au président Xi Jinping.

De quoi étonner pour un réalisateur qui a eu d'emblée et assez longtemps maille à partir avec les autorités de son pays depuis **Xiao Wu** artisan pickpocket (1997), premier long-métrage interdit. De quoi, aussi, susciter la perplexité de ses laudateurs, qui voyaient en lui depuis vingt ans la figure tutélaire du cinéma chinois indépendant, plus enclin à défier le pouvoir qu'à lui signer des chèques en blanc. Sans doute faudrait-il être fin connaisseur de la Chine pour se faire une religion sur cette étonnante transformation de Jia Zhang-ke en mini-puissance politique.

En tout état de cause, l'industriel créateur a également pris le temps de réaliser un nouveau film, son neuvième long-métrage de fiction à ce jour, vers lequel on comprendra

que la curiosité, comme jamais, a poussé les festivaliers. Bien leur en a pris, puisqu'ils auront pu constater que le talent du cinéaste est toujours éclatant et que son film – voilà bien la grandeur de l'art – ne parle justement que d'une chose : celle de la non évidente fidélité à soi-même.

Les Eternels lève le rideau en 2001 à Datong, dans l'électricité d'un pays saisi par la fièvre du changement, entre salle de spectacle et arrière-salle de jeu, et dont le nouvel hymne serait YMCA, des Village People. Dans la lumière bleue, rouge et verte des néons, un couple règne sur ces agapes, Bin, moustachu trapu et dur à cuire, chef d'une petite bande mafieuse, et sa fiancée Qiao, liane brune fortement stylée.



## Trois époques

Là-dessus, le réalisateur va déployer son film en trois époques et deux heures trente, qui passent comme une flèche. La première voit la montée d'une concurrence entre délinquants qui, détachée des codes d'honneur, déchaîne

L'ellipse de son emprisonnement – et Dieu sait que Jia a l'ellipse la plus élégante du cinéma contemporain – nous fait bondir à sa libération en 2006, date à laquelle elle retrouve, dans un pays en chantier, Bin converti dans l'industrie, accompagné d'une nouvelle fiancée, et peu enclin à lui témoigner

contre Bin de jeunes voyous sans foi ni loi qui l'auraient tué si Qiao n'avait sorti à temps et fait usage d'une arme à feu, ce qui lui vaut une peine de prison de cinq années.

la reconnaissance et encore moins l'amour qu'il devrait à son sacrifice.

La finale voit un Bin laminé et paralytique, essoré par son incursion capitaliste, revenir auprès de Qiao, qui a, quant à elle, repris et poursuivi avec succès la petite entreprise mafieuse de leurs débuts.

Ce qui se passe ensuite sera naturellement à découvrir en décembre, date de la sortie du film. En attendant, plusieurs choses peuvent être d'ores et déjà mises au crédit de Jia

### L'humour qui affleure

Les correspondances nombreuses avec le reste de l'œuvre (la région du Shanxi, le chantier du barrage des Trois-Gorges, la - colossale mutation urbanistique, la dérive et l'enlisement des espoirs, la fièvre de changement qui laisse les individus sur le - carreau). La beauté stupéfiante, inédite dirait-on, jamais vue sous cette forme et en de tels enchaînements, qui émane de certaines séquences, tels les deux amants qui se séparent inexorablement dans une chambre jaune infusée par la tristesse et la honte, ou cet immeuble d'outre-monde surgi de la nuit, magiquement éclairé par de possibles forces extraterrestres, dans un ciel étoilé sous lequel Qiao revient seule chez elle pour y refaire sa

Zhang-ke. L'extraordinaire fluidité d'un récit pourtant lacunaire, enchaînant des régimes de narration différents, non dépourvu par ailleurs d'incidences parfaitement étranges.

vie. Il faudrait encore souligner l'humour qui affleure ici plus qu'à l'ordinaire, à commencer par ce redoublement brechtien qui court tout au long du film entre pègre et capitalisme, et qui nous laisse clairement entendre que la première peut du moins se prévaloir d'une certaine « droiture » et du respect des traditions.

L'extraordinaire homme du train rencontré par Qiao à son retour, exemple de folie désespérée des grandeurs engendrée par le libéralisme, vaut au passage son pesant de cacahuètes, qui prétend monter une entreprise de voyage touristique destiné à se rapprocher des ovnis.



Telle est la manière originale avec laquelle Jia Zhang-ke – désireux depuis quelque temps de se confronter au genre – s'empare du film noir, après s'être essayé au film de sabre (A Touch of Sin, 2013) ainsi qu'au mélo (Au-delà

des montagnes, 2015). Celui-ci, magnifiquement déstabilisant, poétique et fulgurant, opaque et lumineux à la fois, fera, gageons-le, partie de ses plus grands films.

**(Le Monde : Jacques Mandelbaum – 12/5/18)**

### Interview de Jia Zhangke (Julien Gester – 19/10/18 – Libération)

JIA ZHANGKE : «L'ENVIRONNEMENT A CHANGÉ, CE QUE NOUS VOULIONS FAIRE EST DEvenu FAISABLE EN CHINE»

Le cinéaste, à la tête du festival de Pingyao, revient sur les transformations du cinéma chinois depuis son premier film en 1998. Et sur

la relative liberté dont il pense bénéficier aujourd'hui dans son pays.

Cinéaste le plus emblématique de la production d'auteur chinoise depuis quinze ans, au risque de l'instrumentalisation par le pouvoir (de **Plaisirs inconnus** à **Au-delà des montagnes** en passant par **Still Life**, et de ses débuts clandestins à une fructueuse

carrière d'homme d'affaires et d'homme politique), Jia Zhangke a cofondé et dirige fièrement le festival de Pingyao, où Libération l'a rencontré. Une manifestation qu'il veut ouvrir de possibles pour un cinéma ambitieux et populaire en Chine.

**A quel point la voie de transformations effrénées empruntée par la société chinoise a-t-elle également transfiguré le cinéma chinois ?**

Au cours de la dernière décennie, la Chine a mis en place une politique économique au sein de laquelle l'Etat a statué sur le type de films à faire, et ainsi les studios - propriété de l'Etat - ont créé les conditions de financement et d'un marché pour de tels films. Au cours de ces années, ces orientations ont renforcé le désir de création des jeunes réalisateurs. L'an dernier, on a assisté à la mise en chantier de quelque 800 films produits en Chine, dont un tiers étaient le fait de réalisateurs débutants. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles ce festival se doit de porter son attention sur de

jeunes cinéastes. Lors du dialogue public que j'ai eu il y a quelques jours avec le cinéaste et producteur hongkongais Johnnie To, il a offert ces deux mots clés à la jeune assistance : «vision» et «passion». Il est ainsi crucial que le festival de Pingyao permette d'élargir la vision du cinéma chinois : ce n'est pas parce que nous avons désormais un accès très développé à l'information que des manifestations comme celles-ci n'ont pas un rôle à jouer pour créer de l'exposition de films importants, les intégrer à notre vision tout en alimentant la passion.

**Votre génération a démarré en dehors du système, dans les marges ou la clandestinité, et travaille toujours plus ou moins en son sein. Vous-même, vous êtes devenu une sorte d'institution... Les jeunes cinéastes d'aujourd'hui n'ont pas du tout à accomplir le même trajet.**

Je ne dirais pas que je suis venu au système, à l'institution. C'est l'environnement et le système qui ont changé. Ce que nous voulions faire est devenu faisable en Chine. Quand j'ai tourné mon premier film en 1998, il aurait été inimaginable qu'une entreprise privée soit à l'initiative d'un festival de cinéma et l'organise. Le changement institutionnel peut aussi être attribué aux efforts des cinéastes eux-mêmes qui, par leur obstination à dépeindre avec sincérité la vérité de la société

chinoise, sont parvenus à repousser les frontières et élargir l'horizon. L'autre principal facteur, c'est la communication : c'est en menant un dialogue constant avec la société mainstream que nous sommes parvenus à l'éclairer sur ce que nous faisons et ce que nous cherchions. L'enjeu est de continuer à travailler à ce que les jeunes cinéastes puissent créer dans un environnement moins difficile.

**Quel regard portez-vous sur l'évolution du festival en deux éditions ?**

Dès la première année, nombre de films européens, sud-américains ou africains ont été montrés à Pingyao et ont ainsi pu bénéficier par la suite d'une distribution en Chine et être mis à disposition du grand public, que ce soit sur des plateformes ou des chaînes cinéma. L'an dernier, nous avons sélectionné le premier film d'une réalisatrice originaire du Shanxi. C'était un projet un peu limite, mais nous nous sommes dit que c'était

notre rôle de la soutenir puisqu'elle était de la région. Et cette année, elle vient présenter son second film, que nous aimons beaucoup. C'est à mon sens le résultat espéré de cet élargissement de la vision procuré par le festival et la rencontre qu'il organise entre l'environnement chinois et toutes sortes de professionnels et d'œuvres afin de stimuler la créativité.

**En tant que cinéaste, vous avez pris l'habitude de négocier avec la loi et les règles de la censure ou les contourner. En quels termes ce type de problème se pose-t-il à l'organisateur de festival que vous êtes désormais aussi ?**

Ce festival est organisé par une entreprise privée, et ainsi nous avons une pleine autonomie dans le choix de la programmation. Pour autant, les films étrangers projetés ici doivent être approuvés par les autorités. La majorité ne pose aucun problème, quelques-uns ont nécessité des discussions qui ont permis de les faire approuver. Globalement, nous sommes parvenus à faire ce que nous

voulions. Par ailleurs, la plupart des festivals en Chine ont lieu dans des mégapoles peuplées de dizaines de millions de gens. Monter ce festival dans une bourgade comme Pingyao, à l'économie encore beaucoup moins développée, est aussi une manière de proposer aux cinéastes chinois de se confronter à la véritable réalité chinoise quand ils conçoivent leurs films.

**Vous êtes jeune pour avoir déjà réalisé tant de films et jouir de la position qui est la vôtre. Vous estimez-vous chanceux d'avoir été le témoin d'une telle époque de bouleversement et d'avoir pu en dresser le tableau par votre cinéma ?**

Je suis chanceux parce que la Chine a commencé à s'ouvrir et se réformer quand j'avais 8 ans, ce qui m'a permis de connaître le monde. La publication de livres étrangers a été autorisée alors que j'étais adolescent, et j'ai pu ainsi découvrir la philosophie et la littérature étrangères. Si j'avais grandi dans

une société plus fermée, je serais peut-être devenu un individu beaucoup plus conservateur car moins nourri de culture. Il est aussi plus aisé pour ma génération de comprendre d'où nous venons, où nous allons, ce qui doit changer dans ce pays. Cela a rendu ma vie plus pleine.

**Justement, peu de cinéastes vivants peuvent prétendre avoir documenté autant que vous des pans de la société et des endroits qui ont déjà disparu à la force du changement. Y a-t-il une urgence propre aux cinéastes chinois contemporains à être les témoins de ce que la Chine a été et de ce qu'elle devient, avec ces ressources propres au cinéma pour capter l'esprit d'un lieu ?**

En effet, pour moi c'est toujours une préoccupation. La ville de mon premier film, Xiao Wu, a déjà été démolie. L'immense décor naturel de Still Life et ses villages auront bientôt complètement disparu. Les usines de 24 City n'existent plus non plus. Ces changements drastiques renforcent la mission du cinéma à s'opposer à l'oubli. La dernière scène de mon dernier film, les Eternels, est un composite numérique. Même dans nos existences privées, les choses peuvent être effacées, et c'est toute la puissance du cinéma

que de surmonter l'évanouissement des composantes de nos vies. Quand une ville disparaît, quand une usine est détruite, cela affecte douloureusement les millions de gens qui y vivaient ou les milliers d'ouvriers qui y travaillaient. Quand je fais un film sur ce type de situation, c'est une manière de témoigner un respect et une attention que j'aimerais réparatrice, alors que la mémoire de leurs vies est compromise par la disparition des lieux. C'est ce que les cinéastes peuvent pour la liberté et l'égalité.

